

*Mingus Mood*  
William Memlouk

## EXTRAIT

C'est quand elle avait vu Charlie dans un club de New York – le *City Blues* – qu'elle avait été conquise. Oh, c'est vrai, on pouvait lui reprocher sa façon de jouer. Charlie cherchait le contact, le conflit... toujours. Là où certains musiciens – comme Miles Davis par exemple – avançaient poétiquement dans leur musique, lui se frayait des passages de manière moins consensuelle, à coups de crochet, de jam, de direct et d'uppercut. Mais cet homme, par son attitude, dégageait aussi de la grâce. Une grâce mystérieuse, virile... une grâce animale presque.

\*\*\*

Elle pouvait passer des heures à le regarder pianoter sur sa contrebasse, des heures à observer la pression glissée de ses larges doigts, pesante mais précise... ses doigts habiles, ses doigts de voltigeur qui se déposaient sur les cordes de l'instrument, tantôt furieux et affamés, tantôt délicats et aériens. Il n'était pas difficile de comprendre que ces doigts avaient fini par la toucher, par la surprendre.

\*\*\*

Elle avait organisé leur premier rendez-vous dans le restaurant d'un motel. C'est elle qui avait pris les devants en invitant Charlie. C'était la nuit. Des éclairs ouvraient le ciel. Un vent tiède, venu du Pacifique, traînait d'imposants nuages crépusculaires. Comment pouvait-elle ne pas s'en rappeler ? Les souvenirs de cette rencontre étaient restés stockés dans un compartiment de sa mémoire, tels de précieux trésors qu'elle s'amusait de temps en temps à redécouvrir. Cela, elle l'avait confié à Charlie, beaucoup plus tard. Et Charlie avait fini par me le raconter dans notre hôtel, à Tijuana. Il m'avait dit : « Elle m'a souvent reparlé de ce moment. » Il m'avait dit : « Elle était heureuse, tu vois ? » Il m'avait dit : « Nous étions là, tous les deux, l'un en face de l'autre et j'observais ses yeux bleus sans dire un mot. » Il m'avait dit : « Il n'y avait que nous et le silence... J'aurais préféré la musique au silence mais putain, ce silence me convenait quand même... »

\*\*\*

Elle aussi avait aimé ce silence. En arrière-plan, on entendait seulement le vent battre les fenêtres du restaurant, comme une bande-son mélancolique. Parfois, Charlie lui soufflait des paroles sans intérêt, du genre : « On est bien là, non ? » ou « C'est bon ce qu'on mange, hein ». Parfois, il observait dans le vide, au-dessus de son assiette, se bornant à porter sa fourchette à sa bouche avec l'ombre indélébile – l'ombre de Watts probablement – planant sur son visage.

Parfois, son regard s'allumait et un sourire se levait aux commissures de ses lèvres.

Lui : « Ça va ? »

Elle : « Oui, ça va. »

Lui : « Tu ne dis rien. »

Elle : « C'est que je suis bien, Charlie. »

Depuis le début, elle savait que leur histoire ne tiendrait pas. Elle savait. Pourtant, ce premier rendez-vous avec Charlie lui avait procuré l'effet d'une morsure... une morsure qui ressemblait à de petites notes de piano, paisibles et vraiment jolies, mais mordantes et incisives.

\*\*\*

La première fois qu'ils avaient fait l'amour avait été un arrachement pour elle... quelque chose de très fort, qui était venu la heurter dans son corps. Charlie couchait comme il concevait la musique. Avec emportement. Avec autorité et caractère. Il vous envoûtait. Il vous faisait accéder à d'autres univers. Si la nature l'avait doté de mains hors du commun – capables de manipuler les cordes d'un instrument comme personne –, elle lui avait aussi offert le don de produire des effets étranges sur le corps et sur la peau de l'autre.

\*\*\*

Quand Charlie suivait la colline de ses seins, du bout des doigts, ses mains lui rappelaient le souvenir d'un amant qu'elle avait toujours connu ou attendu. « C'est terriblement sensuel, Charlie. » Elle disait : « Comme tu me touches... c'est terriblement sensuel ! »

Ce n'était pas seulement qu'elle aimait ce contact, non, mais plutôt que ce contact la faisait chavirer dans un monde d'émotions qu'elle ne connaissait pas mais que Charlie lui avait fait découvrir... et qu'elle voulait ne plus quitter.

\*\*\*

Elle avait souhaité le revoir. Tous les jours. Mais ils n'étaient pas du même milieu. Mais ils ne parlaient pas la même langue. Charlie était de Watts. Charlie portait cette marque de fabrique sur lui. C'était son tatouage. Un signe d'appartenance à un groupe, à une idée de la vie qui échappait à cette fille, à des valeurs dont elle se sentait exclue. En outre, cet homme était spécial et excessif. Il accordait à sa musique une place trop importante. Plus grande qu'à elle, plus grande qu'à leur amour.

\*\*\*

Un jour, elle avait tendu l'index vers le ciel en lui disant, dans de très légers éclats de rire : le Un Charlie, le Un c'est l'unité, c'est le soleil et la lumière... le Un Charlie, c'est toi et moi... tu entends cela ?... C'est toi *et* moi. »

Puis, plus tard, les deux ou trois années qui avaient suivi ces paroles, elle avait pointé ce même doigt dans sa direction, le visage blême, le regard triste et accusateur, en affirmant que la lumière avait foutu le camp : « Elle s'est effondrée, Charlie... la lumière s'est effondrée... et maintenant nous sommes à la merci de l'obscurité. »

L'obscurité était devenue un nœud au cou de leur histoire. Elle se resserrait, elle se resserrait, inexorablement.

\*\*\*

Peu à peu, tout était devenu noir. Noir et sinistre, comme une belle image qui, au contact de l'acide, aurait perdu chacune de ses couleurs. Au fil du temps, leurs rendez-vous s'étaient faits toujours plus rares et toujours plus courts. Quand Charlie venait à Greenwich Village, c'était pour s'enfermer à double tour dans son studio. Il lui arrivait de repartir le lendemain, sans même l'informer de son passage.

De son côté, elle prenait encore le temps d'aller l'écouter dans un night-club de San Francisco, de La Nouvelle-Orléans, de Los Angeles, de Phœnix... mais ce n'était plus pareil. Elle fermait sa petite boutique d'art, elle sautait dans le premier avion... mais rien n'était plus comme avant. Le soir, après le concert, Charlie la rejoignait dans un hôtel mais elle sentait aussitôt qu'une cassure s'était produite.

Quand elle lui ordonnait « Regarde-moi en face Charlie, je t'en prie ! » et qu'elle contemplait ses yeux, ce n'est pas leur couleur noire qui l'interpellait, mais le vide immense à l'intérieur. Charlie n'était plus présent. Il était là, à ses côtés, mais il n'était plus présent. Une partie de lui – son âme ou son esprit – était ailleurs, déjà en quête d'une nouvelle destination peut-être.

\*\*\*

Durant notre séjour à Tijuana, je l'ai souvent surpris qui se promenait le long de la digue en pensant à elle – du moins le supposais-je. Il scrutait en contrebas les vagues pleines d'écume qui s'échouaient sur les longues bandes de sable fin.

Parfois, il prenait une grande inspiration et observait les nuages qui dansaient paresseusement sous les inflexions du vent, de l'air marin, auxquels se mêlaient les effluves des algues sèches. En plongeant ses yeux dans les nuages, c'était comme s'il priait Dieu pour s'excuser d'une faute commise – impardonnable mais nécessaire. C'est comme s'il lui disait : « Excusez-moi, mais... merde... enfin... je ne pouvais pas faire autrement, croyez-moi. » C'est comme s'il lui disait : « Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, mais je sais que mon destin ne peut pas s'écrire avec cette fille. C'est impossible... impossible ! »